

Dominicains

province de France

Dominicains - Province de France > Réflexion > Recensions > Recensions d'ouvrages de théologie morale



Le fr Michel Demaison est théologien moraliste. Il a longtemps enseigné à la faculté de théologie et au Centre de bio-éthique de l'Université catholique de Lyon.



Partager cet article :

Le royaume de la paix par Stanley Hauerwas

Stanley HAUERWAS, Le Royaume de paix. Une initiation à l'éthique chrétienne, trad. Pascale-Dominique Nau, Coll. Theologia, Bayard, 2006, 273 p., ISBN : 222747582X. Cette recension a été précédemment publiée dans le numéro 273 de Lumière et Vie

Il était temps que l'une des pensées théologiques les plus originales et les plus discutées dans son pays fût portée à la connaissance du public francophone. L'auteur de cet ouvrage, publié en 1983 aux États-Unis, est protestant (méthodiste, proche de l'Église épiscopaliennne). Il n'a cessé d'écrire livres et articles depuis vingt-cinq ans, mais il a souhaité que soit traduit en priorité *Le Royaume de paix* où il cherche à rendre compte de ses options éthiques et de sa démarche de façon systématique et pédagogique. Il s'explique en un style clair et vivant, reconnaissant au passage sa dette envers de nombreux auteurs, répondant à ses critiques, s'engageant sur des problèmes d'actualité (ceux de l'Amérique du Nord au début des années 1980, ce qui n'est pas sans intérêt pour mesurer la course du temps).

Sans résumer l'ouvrage, je présenterai les axes qui font son originalité. A la source de celle-ci, je citerais volontiers ce que S. H. écrivait, dans la Postface pour une réédition, vingt ans plus tard : « A l'époque où j'ai commencé à rédiger *Le Royaume de paix*, j'avais déjà compris que je n'étais pas un éthicien qui utilisait la théologie, mais bien un théologien... Car, si je critiquais des éthiciens parce qu'ils ne reconnaissaient pas le centre théologique de l'éthique, je pensais les théologiens négligents à cause de leur incapacité



Dans la même série

La mort programmée du mariage ?
par Henri Joyeux 21/02/2011

La nature dans l'identité sexuelle
dirigé par Régis Mache 19/02/2011

Le climat familial. Une poétique de la famille
par J.-P. Pierron 17/02/2011

La règle d'or par Olivier Du Roy
17/02/2011

Pratiquer la justice, par Alain Durand
14/04/2010

Du même auteur

De chair et de parole. Fonder la famille, par Xavier Lacroix 25/03/2009

La mort programmée du mariage ?
par Henri Joyeux 21/02/2011

La nature dans l'identité sexuelle
dirigé par Régis Mache 19/02/2011

Le climat familial. Une poétique de la famille par J.-P. Pierron 17/02/2011

à reconnaître le caractère pratique des convictions théologiques » (p. 258- 259). C'est dire que l'éthique doit d'abord répondre à la question : « Qui devons-nous être ? ». On ne peut le faire qu'en reconnaissant que chaque existence humaine se situe dans une histoire, hérite de traditions qui se transmettent et se vivent dans des communautés. De ce fait, l'éthique est nécessairement *qualifiée*. Sont non-qualifiés les systèmes ou théories qui veulent purement et simplement répondre à « que dois-je faire ? », en cherchant des solutions valables par elles-mêmes, que ce soit à partir de principes normatifs, d'impératifs intemporels (déontologiques) ou à partir des effets de l'action (utilitaristes). Dans ce cas, les données de la foi religieuse perdent toute pertinence morale, elles n'interviennent plus que comme des motivations extérieures. D'où les trois notions qui permettent d'explicitier cette qualification : le récit, le caractère et la vertu.

La dimension narrative est essentielle à l'éthique chrétienne, parce que la vie chrétienne ne peut pas du tout se comprendre hors du récit dans lequel se donne la révélation : il est la forme même du salut de Dieu depuis la création jusqu'à l'eschatologie ; une forme qui n'est pas seulement celle d'un discours, mais qui a une visée conformante puisqu'elle exige de nous une transformation pour avoir la vision juste de la réalité, à savoir que nous sommes des êtres contingents recevant tout de leur Créateur, des êtres historiques trouvant dans leur communauté les fils narratifs indiquant la voie vers le bien, des êtres sauvés par le Christ et appelés à le suivre. Cette éthique qualifiée soutient la nécessité d'une Eglise dont elle tire sa substance.

L'identité narrative se déploie, selon S. H., dans ce qu'il nomme « caractère » : c'est une capacité acquise par le sujet qui lui permet de contrôler la cohérence de son agir et qui est façonnée par telles intentions et telles croyances adoptées plutôt que d'autres (p. 94). Cette catégorie anthropologique s'oppose à toute forme de « moi transcendantal » surplombant ses actions. Alors, si ce qui assure la capacité d'agir est le récit et non la liberté, le caractère est à la source de la liberté et non l'inverse ; c'est lui qui nous rend libres parce que aptes à intégrer ce que nous avons fait et ce qui nous est arrivé, dans

Le mal. Qu'en faire ? par Jeanmmet, Gaziaux, Wénin... 10/09/2007

un récit continu.

On ne s'étonne pas de voir instaurée la vertu dans toute son importance, en lien avec le récit et son corollaire subjectif, le caractère. L'éthique ne peut se structurer que par les vertus et non par la succession d'actes isolés, fruits de décisions ponctuelles. On lit à ce propos une forte critique de l'inflation des analyses sur la décision, moment abstrait, coupé de l'ensemble narratif dans lequel tout agir circonstancié s'inscrit forcément et cherche son sens (p. 212 sv.). Seul le caractère donne compétence pour voir la situation dans sa réalité englobante et éviter de considérer certaines données factuelles comme des nécessités (par exemple, en ces lieux classiques que sont les études de cas limites, de conflits de devoirs, etc.). C'est dans le chapitre consacré à l'Église que l'éthique des vertus est surtout développée : en effet, celles-ci s'exercent en lien vital avec le récit dont cette « communauté servante » est chargée de témoigner dans le monde. Et, comme S. H. met en relief la dimension eschatologique de l'Église, il insiste tout particulièrement sur l'espérance, la patience et la non violence.

Accompagnant en négatif ces trois catégories, la réalité du péché n'est jamais occultée : plus que séquelle de notre finitude ou tendance à faire le mal, il s'agit d'abord du fait que nous nous trompons nous-mêmes sur ce que nous sommes et sur ce dont nous sommes capables : nous serions prêts à crucifier le Christ. Nous sommes confrontés à l'épaisseur de notre péché lorsque nous nous considérons à travers la vie, la mort et la résurrection de Jésus : nous reconnaissant alors pécheurs et découvrant notre vraie identité de sauvés, nous pouvons recevoir ce salut avec la certitude de ne pas être détruits par la conscience de notre péché. Ici encore, cette démarche requiert d'être membres de la communauté qui transmet et vit le récit du don de Dieu accompli en Christ.

Faisons le point : la théologie de S. H. se démarque de tout projet d'éthique universelle au sens du formalisme kantien, des conséquentialismes anglo-saxons ou des éthiques procédurales. Elle refuse de se fonder sur une doctrine de la loi naturelle critiquée à plusieurs reprises, en détaillant les

difficultés qu'elle soulève (p. 130-131) et en lui assimilant à mon sens trop drastiquement la morale catholique. Elle ne se veut pas humaniste, au sens où le christianisme ne serait que l'accomplissement des désirs et des valeurs de la simple humanité, le Christ modèle venant cautionner ce qui est « naturel », tendance qui est surtout mise au compte de théologiens catholiques (critiques de T. O'Connell, Ch. Curran, R. McCormick, J. Fuchs).

Or, précisément, Jésus est la source et le coeur de la morale chrétienne. Non pas la christologie, qui est une abstraction, une construction conceptuelle seconde comme les dualités création/rédemption, nature/grâce, etc., qui ne prennent sens qu'à partir de la réalité historique de Jésus, celui qui inaugure le Royaume des cieux et le rend présent à jamais. Qu'on ne le connaisse qu'à travers les témoignages de ceux et celles dont il a transformé la vie, bien loin d'être une limite, le germe inépuisable de soupçons sur sa « vérité historique », est le signe manifeste que nous ne pouvons savoir qui est le « vrai Jésus » qu'en devenant ses disciples (p. 144-148). Sa mort est ce qu'on pouvait attendre d'un monde violent qui ne croit pas qu'il est destiné au Royaume. Celui-ci commence avec la Résurrection et, à partir de là, il fixe les normes de la vie de l'Église, qui ne possède pas le Christ, bien que ce soit en elle qu'on peut apprendre à reconnaître sa présence en dehors d'elle.

Dès lors, S. H. affirme que l'Église n'a pas une éthique sociale, mais qu'elle *l'est*, en tant que sa tâche sociale est tout simplement d'être l'Église, en aidant le monde à se connaître comme monde, en lui montrant ce qu'il doit être, la création bonne de Dieu. L'opposition ne se tient pas entre ces deux réalités, mais entre les positions fondamentales des personnes, pour ou contre Jésus comme Seigneur. Que l'Église soit elle-même ne signifie ni retrait du monde, ni jugement pharisien sur lui, mais exige qu'elle développe toutes ses ressources pour être, en lui, témoin du Royaume. Elle ne peut être éthique sociale que si les personnes faisant vivre l'institution dans le temps possèdent les vertus indispensables pour vivre de l'histoire du Sauveur crucifié.

À l'insistance sur des pratiques politiques non violentes face aux injustices, y compris aux agressions (la politique étrangère des États-Unis n'est pas ménagée) s'ajoute une critique des idéaux abstraits de liberté et d'égalité, et même de démocratie : ils finissent par justifier le recours à la violence (de l'État, entre autres) lorsqu'on prétend les interpréter à partir d'eux-mêmes, au lieu de le faire à partir de l'expérience du Royaume qui vient les qualifier (p. 199-204). Remarquables enfin sont les liens explicités entre cette éthique sociale et la célébration liturgique des sacrements qui sont les marques visibles en ce monde du Royaume. Le dernier chapitre intitulé « Tragédie et joie » contient une méditation sur les paradoxes et la force d'une spiritualité de la paix.

Ces traits qui sont loin de restituer la richesse de l'ouvrage laissent deviner son importance. Du moins en ce qui me concerne, j'y ai trouvé grand intérêt. D'abord il apporte un renouvellement rafraîchissant aux problématiques dominantes de la réflexion théologique en morale sur le continent européen, qui entrent en général dans le cadre fixé par des systèmes philosophiques, de Kant aux post-modernes, ou qui aménagent l'héritage scolastique. S. H. ne s'estime lié ni par les premiers (qui s'élaborent hors récit) ni par le second (en quelque sorte monopolisé par la tradition catholique), il s'y réfère seulement pour affûter sa propre position. Celle-ci, on l'a compris, récuse les clivages traditionnels, d'origine universitaire, entre dogme et morale, morale et spiritualité, morale individuelle et collective, et certains autres qui divisent l'éthique elle-même (comme déontologie ou téléologie, conscience ou loi, etc.), et elle se donne d'un bout à l'autre pour christique et ecclésiale, éthique du Royaume.

Ce caractère la fait souvent soupçonner de crypto-catholicisme et de communautarisme. Sur le second point, il suffit de rappeler que la communauté dont il s'agit n'est identifiable que dans la mesure où elle incarne le récit de Jésus, ce qui renvoie ses délimitations visibles à l'eschatologie. Sur le premier, outre que ce soupçon n'est pas forcément outrageant, admet lui-même ce qu'il doit à fréquenter des penseurs anciens et contemporains et à collaborer avec des

instituts, les uns et les autres appartenant à cette Église. Il n'empêche que les écarts subsistent, sans doute sur l'ecclésiologie proprement dite, mais aussi sur la morale. Ainsi la grande majorité de ses références - recommandées ou contestées - sont prises d'auteurs de traditions protestantes.

Je ne retiens que les réfutations, déjà signalées, de la loi naturelle : j'estime que, si elles sont pertinentes quand elles s'adressent à des justifications de type rationaliste ou à des présentations dogmatiques de cette notion, elles ne parviennent pas à réfuter la nécessité d'y recourir, une fois posées les conditions de son bon usage. La Postface concède d'ailleurs : « Aujourd'hui comme jadis on passe souvent à côté de mon explication positive de la loi naturelle dans *Le Royaume de paix* (cf. supra chapitre IV). J'ai toujours supposé qu'une certaine explication de celle-ci est nécessaire du point de vue théologique pour rendre compte de l'existence morale chrétienne » (p. 258, note 1). Sur cette question ouverte et jamais close, comme sur celle de la nature humaine dont elle dépend, tout se passe comme si était inscrit dans leur code génétique un facteur auto-immune qui les fait s'autodétruire à mesure qu'elles renaissent. Le thème du récit devrait aussi être repris (peut-être est-ce fait dans des ouvrages plus récents) ; il exige des approfondissements après vingt-cinq ans de pensées « post-modernes » qui démontrent et veulent convaincre qu'il n'y a plus de récits fondateurs, ou qu'ils sont éclatés et que chaque sujet doit savoir passer de l'un à l'autre ou les combiner en des configurations sans cesse fluentes. S. Hauerwas répondrait sans doute que c'est précisément la mission éthique de la communauté chrétienne de continuer de témoigner du récit de Jésus, en trouvant les moyens appropriés au contexte de pluralité et d'indifférence qui s'impose désormais ; et que ce n'est pas cela qui est radicalement nouveau, mais bien le Royaume.

Pour en savoir plus...

[Recommander](#)[Inscription](#) pour voir ce que vos amis recommandent.

